

THÉÂTRE DE
L'AQUARIUM
LA CARTOUCHERIE

LA PLACE ROYALE

de Pierre Corneille, mise en scène François Rancillac

PARIS 12^e

3 janv. → 1^{er} févr. 2015

Tél. 01 43 74 99 61
theatredelaquarium.com



REVUE DE PRESSE : CATHERINE GUIZARD ///////////////

01 48 40 97 88 & 06 60 43 21 13
lastrada.cguizard@gmail.com

GÉNÉRALE DE PRESSE
SAMEDI 3 JANVIER À 20H30

FLORILÈGE DE PRESSE



Télérama

TT La langue flamboyante de Corneille résonne superbement.

Fabienne Pascaud
le 10 janvier 2015



l'Humanité

La contrainte, dans l'ordre contemporain, est à l'évidence dans le corset de l'alexandrin au sein d'une langue concise qui néanmoins flamboie et la posture de corps modernes s'accordant des licences impensables au XVII^{ème} siècle. C'est crédible, le pari est tenu.

Jean-Pierre Léonardini
le 12 janvier 2015



Le Monde.fr

François RANCILLAC, frappé par la modernité des propos de la pièce, s'est attaché à faire sortir de l'ombre des personnages qui pour une fois ne sont pas auréolés d'héroïsme... Une pièce entre comédie extravagante et tragédie humaine !

Evelyne Trân
le 4 janvier 2015



LE FIGARO.fr

Etourdissants rebondissements avec *La place Royale* de Corneille mis en scène par François Rancillac... François Rancillac et ses comédiens ont fait un travail remarquable sur la langue. Elle est d'une beauté de cristal. **Voyez cette *Place Royale*, spectacle qui montrera aux jeunes combien le théâtre classique peut être excitant!**

Armel Héliot
le 14 janvier 2015



Paris Ile-de-France
pariscope

Impeccablement dirigés par leur metteur en scène, qui n'a pas relégué aux oubliettes l'exigeant travail sur les alexandrins qu'impose le projet, on sent les six comédiens appliqués.

Dimitri Denorme
le 14 janvier 2015



Un Fauteuil pour L'Orchestre

François Rancillac nous épate franchement, il offre un moment de théâtre rare et follement jubilatoire. Ce qui frappe est l'engagement total de chacun des acteurs sur le plateau.

Nous traversons cette *Place Royale* avec un sentiment d'euphorie. Celle de redécouvrir Corneille. Loin de tout cliché, dépoussiéré, enfin dépouillé de toute affectation. Humain, ô combien.

Denis Sanglard
le 8 janvier 2015



théatres.com

À ne pas manquer !

François Rancillac fait éclater toute la flamboyance de la plume de Corneille.

Ballet orchestré avec maestria, *La Place Royale* est incontestablement le spectacle incontournable de la rentrée !

Audrey Jean
le 10 janvier 2015



MEDIAPART

De chaque côté, dans la pénombre, des loges où les comédiens se réfugient lorsqu'ils ne jouent pas. C'est simple beau et efficace. Le mouvement s'accélère et la fin est absolument magnifique.

le 4 janvier 2015

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE

Une Place Royale réjouissante et amusée, dangereuse et risquée, vivante enfin.

Véronique Hotte

5 janvier 2015



Brillamment mis en scène par François Rancillac, cette version moderne de *La Place Royale* est rondement menée.

Morgane Mallet

le 8 janvier 2015

Théâtre passion

Une pièce résolument moderne quant aux sentiments amoureux. Un hommage aussi au théâtre. Une comédie amère qui ne manque pas d'humour !

Anne Delaleu

5 janvier 2015

WebThéâtre
Théâtre, Opéra, Musique et Danse

La mise en scène bien articulée, s'exprime surtout dans la direction d'acteurs qui portent une langue magnifique, avec respect ou légèreté calculée, en véhiculant la modernité du propos.

Jean Chollet

le 12 janvier 2015



Tout est puissant et enchanteur.

Camille Arman

le 10 janvier 2015

BSC
news

La mise en scène confère à la pièce une dimension à la fois intime et réaliste. Le final de la pièce est très beau, tant du point de vue visuel qu'émotionnel. Un texte sublime, une intrigue à ravir, cette comédie est à ne pas manquer.

Florence Gopikian Yéremian

le 9 janvier 2015



Une comédie dense, cruelle, qui nous parle toujours et dont la langue nous émerveille. Tous les acteurs sont excellents.

Micheline Rousselet

le 10 janvier 2015

Holybuzz
Culture & Spiritualité

On savoure la façon dont la pièce est adaptée : le texte et rien que le texte mais joué dans des attitudes contemporaines et. Oui, cette pièce est un magnifique objet théâtral inclassable, pour notre plus grand bonheur !

Pierre François

le 12 janvier 2015

Télérama

TT on aime Beaucoup

Corneille n'a que 28 ans, en 1634, quand il écrit avec une virtuosité toute baroque cette éblouissante *Place Royale* où dansent les alexandrins. Les vertiges de l'individu face à l'amour, la volonté de s'y éprouver mais la peur de s'y perdre, l'envie de conquête mais le refus d'en dépendre, nouent et dénouent cette glaçante comédie de mensonges et de manipulations. Plus d'un long siècle après, ni Marivaux ni Sade ne renieraient ces perpétuelles mises en question de soi, de l'autre.

François Rancillac les met en jeu sur un plateau de cendres d'abord, puis sur un parquet marqueté, comme pour une partie d'échecs. Quand ils ont terminé leur scène, les comédiens retournent d'ailleurs à leur poste de maquillage de part et d'autre de la scène, et observent dans l'ombre la funèbre pavane.

Alidor (Christophe Laparra) pense aimer trop la sage Angélique (Hélène Viviès, magnifique), qui le lui rend au centuple. Il se sent étouffé, entravé dans sa liberté et sa volonté de contrôler vie et plaisirs. Il rompt ainsi avec elle, qu'il cède à son meilleur ami. Manigances, trahisons... Le ballet de mots trompeurs et de regards muets fleure la mort et serre la gorge. Le surhomme cornélien pointe son nez avec son culte héroïque, assassin, de l'absolue maîtrise de soi. Etre ou ne pas être...

On ne sait pas ce qu'il vaut mieux.

Fabienne Pascaud

le 14 janvier 2015



TT on aime Beaucoup

L'auteur du futur *Cid* a 28 ans quand il écrit, en 1634, avec un brio encore baroque, cette éblouissante danse de mort autour de l'amour et de l'égo, que ne renieraient des décennies après ni Marivaux, ni Sade...

Alidor (Christophe Laparra) aime furieusement la sage Angélique (Hélène Viviès, magnifique), qui le lui rend au centuple. Au point qu'Alidor finit par se sentir entravé dans sa liberté et sa volonté de contrôler vie et plaisirs. Il choisit de rompre avec Angélique en la cédant à son meilleur ami. Manigances, trahisons... Sur un simple parquet de cendres, puis de marqueterie, où tous se fixent et s'observent dans un impitoyable ballet de regards muets, la langue flamboyante de Corneille résonne superbement. Et terrifie.

Fabienne Pascaud
le 10 janvier 2015

Le Monde.fr

Très curieuse cette comédie de Corneille en 5 actes, représentée au Jeu de Paume du Marais en 1636. Il s'agit d'une des premières pièces de Corneille qui connut un vif succès. Plus de 4 siècles nous séparent de la date de sa création.

Elle est beaucoup moins connue que *Le Cid* ou *Cinna* mais son metteur en scène au Théâtre de l'Aquarium, François RANCILLAC, frappé par la modernité de ses propos, s'est attaché à faire sortir de l'ombre des personnages qui pour une fois ne sont pas auréolés d'héroïsme, de sentiments nobles, mais manifestent au contraire des désirs contraires aux convenances, susceptibles de provoquer chez le spectateur un profond rejet vis-à-vis de leur comportement révoltant.

Corneille le dit lui-même dans son adresse à Monsieur, le frère du Roi Louis XIII, sa pièce ne traite pas bien les Dames. Cela dit, il enfonce le clou pour défendre son personnage principal Alidor, l'extravagant amoureux, en citant une de ses vérités « qu'on ne doit jamais aimer en un point qu'on ne puisse n'aimer pas, que si on en vient jusque-là, c'est une tyrannie dont il faut secouer le joug ».

En résumé, la pièce met en scène un véritable complot fomenté par Alidor qui entend se protéger des affres de l'amour exercé par la belle Angélique à son égard. Ce complot réussira aux dépens de la belle Angélique outragée qui tombera de haut, puisque le sentiment d'amour qu'elle croyait le plus élevé trouve plus fort que lui, le désir de liberté d'Alidor.

La démonstration s'avère totalement immorale et anti romantique. Alidor n'est pas seulement un personnage antipathique, c'est aussi un pauvre bougre piégé par l'amour et qui cherche pas tous les moyens de s'en sortir. Allez faire comprendre à votre partenaire que si vous vous séparez de lui c'est pour l'aimer mieux.

En dépit d'un certain cynisme dont se défend Corneille qui fait probablement d'Alidor son

alter égo masculin, cette comédie a le mérite de lever le voile de l'hypocrisie des sentiments. Corneille touche même à cette institution sacrée du mariage, qui semble-t-il dans cette pièce, n'a rien à voir avec l'amour puisque la plupart des protagonistes sont viscéralement inconstants. Les propos de Phylis, antithèse d'Angélique témoignent de sa nature versatile, de son goût pour les aventures amoureuses. Et ceux qui prônent l'amour libre, trouveront chez elle de quoi assouvir leur rêve de liberté hippie ou baba cool qu'ont bien connu nos ancêtres de Mai 68.

Anachronisme des situations, dérive ? Si les époques changent les décors, il faut croire que les analystes de l'âme humaine n'en sont qu'à leurs balbutiements; Alidor, Angélique et Phylis existent de nos jours.

François RANCILLAC en offre une traduction consciencieuse, soucieux de faire surgir à nu les pensées des personnages qui marchent sur un sol en forme de damier circonscrit par les petites loges ornées de lanternes des comédiens, symbolisant leurs cachettes, leurs isolements.

François RANCILLAC met l'accent sur ce qu'il y a de plus ténébreux dans les affaires d'amour, faisant de cette comédie extravagante une tragédie humaine.

Corneille annonce Choderlos de Laclos, Musset, Françoise Sagan et tous ces exégètes d'histoires d'amour. C'est lui rendre justice que de faire Place Royale à ces personnages principaux, Alidor, Angélique et Phylis, endossés tantôt avec passion, tantôt comiquement par les comédiens. Corneille devait être lui-même un curieux individu, épris de liberté et de nos jours, cela passe très bien.

Eveline Trân
le 4 janvier 2015

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

La liberté ou l'amour, que choisir ?

François Rancillac met en scène *La Place Royale* (1633), sixième et dernière comédie de jeunesse de Pierre Corneille (1606-1684), dont Malraux pensait qu'«il fut sans doute un esprit remarquable ce qu'il dit de l'amour l'est rarement». L'illustre visiteur de cathédrales englouties songeait vraisemblablement aux tragédies tout comme Zola qui affirmait « Moi, lorsque je lis une scène d'amour dans ses oeuvres, il me semble toujours voir un éléphant qui veut marcher délicatement sur des roses » Mille excuses à l'endroit de ces grands hommes. *La Place Royale* est une pièce majeure d'une perversité ombrageuse qui préfigure à bon droit les contes filmés d'Eric Rohmer. On y découvre Alidor, un amant (au sens du XVII^e siècle) qui, fou d'amour, fomenté un stratagème destiné à «refiler» à un ami celle qu'il aime, Angélique, dans le seul but de ne pas aliéner sa liberté chérie. A la fin, blessée, sans remède, elle choisira le couvent, au terme de péripéties subtilement agencées dans une intrigue tissée en toile d'araignée où soupirants et comparses ont joué sans cesse à je te prends, je te quitte. Rancillac voit là, à juste titre, quelque chose encore d'aujourd'hui dans les intermittences du désir.

La scène carrée recouverte de cendres, entourée de six tables à maquillage devant lesquelles les uns et les autres se réfugient tour à tour, cède vite la place à un parquet Versailles (scénographie de Raymond Sarti)

où s'organise le ballet des préférences contrariées, le plus souvent sous la forme de pas de deux. La contrainte, dans l'ordre contemporain, est à l'évidence dans le corset de l'alexandrin au sein d'une langue concise qui néanmoins flamboie et la posture de corps modernes s'accordant des licences impensables au XVII^e siècle (semi nudité de l'héroïne, brusques étreintes, gilles sonores). Ça se tient, c'est crédible, le pari est tenu.

La grace des filles (Angélique Hélène Viviès, à la gravité brune. Phylis Linda Chaib, en blonde suraiguë), en contraste avec la mâle attitude des prétendants (Alidor Christophe Laparra, Cléandre Assane Timbo, Doraste Nicolas Senty, Polymas et Lysis-Antoine Sastre), signifie élégamment les enjeux cachés de pouvoir dans la sphère érotique. Le ton est délibérément celui de la comédie noire souligné par la présence d'un crane à l'avant scène, donnant l'idée de vanité des vanités.

Jean-Pierre Léonardini

le 12 janvier 2015

La Place Royale : vertiges cornéliens

François Rancillac met en scène *La Place Royale*, comédie de jeunesse de l'auteur du *Cid*. Une pièce d'une modernité étourdissante sur la cruauté de l'amour. Un spectacle plein d'alacrité.

Corneille est un auteur qui a toujours compris la jeunesse. Ses premières comédies frappent par leur allégresse et leur mélancolie mêlées. Il a par moments des accents qui préfigurent ces retournements du sentiment amoureux que l'on observera plus tard chez Marivaux. Il y a de la cruauté, de l'inconstance, des malentendus dans *La Place Royale* et, n'étaient les alexandrins, il y a dans sa manière quelque chose d'une modernité touchante.

Dans *La Place Royale* - la place des Vosges -, Corneille imagine des personnages qui ont pour eux l'avenir et rêvent de passion, de mariage, comme tous les jeunes gens et jeunes filles de la terre au sortir de l'adolescence.

Alidor (Christophe Laparra) aime Angélique (Hélène Viviès) et elle le lui rend bien. Mais soudain, il s'inquiète: il veut la liberté, il ne veut pas des entraves de la passion, il ne veut pas être ligoté par un mariage. Aussi ourdit-il un terrible stratagème. Il laisse traîner une lettre adressée à une autre pour faire croire à celle à qui il est promis qu'il la trompe. Son ami Cléandre (Assane Timbo), à qui il a exposé son projet, lui avoue qu'il est amoureux d'Angélique.

Cette dernière, blessée profondément par la découverte de la trahison, se confie à Phylis (Linda Chaïb), qui caserait bien son frère Doraste (Nicolas Senty). Alidor, qui ne veut pas que son plan personnel échoue, organise en un deuxième temps un enlèvement. Mais rien ne tourne comme il le souhaitait...

C'est un peu abruptement résumé: Corneille est beaucoup plus subtil. N'empêche, il y a quelque chose de haletant dans le développement de sa comédie.

Beauté de cristal

François Rancillac et ses comédiens ont fait un travail remarquable sur la langue. Elle est d'une beauté de cristal, tout en inventions et jaillissements, mais elle est difficile. Or, par le soin pris à éclairer ce qu'ils disent - sans jamais trop forcer sur les synérèses et diérèses, mais en respectant l'équilibre des vers - les interprètes rendent accessibles et fluides ces grandes pages de haut style. Ce naturel - très travaillé - donne une proximité supplémentaire aux aventures douloureuses ou cocasses des protagonistes.

C'est le jeu qui importe ici. Le rythme est bon et le groupe a des qualités. Antoine Sastre, Polymas et Lysis, attise les rires avec esprit; Assane Timbo, Cléandre malmené, a de la classe; Nicolas Senty, vif et sincère, possède une réelle présence; Linda Chaïb a du piquant, de la malice; Christophe Laparra ne craint pas la brutalité d'Alidor, son égoïsme radical. Gracieuse aux cheveux courts, Hélène Viviès offre à la malheureuse Angélique son mystère aristocratique, sa détermination, ses frémississements de femme meurtrie.

Voyez cette *Place Royale*, spectacle qui montrera aux jeunes combien le théâtre classique peut être excitant!

Armelle Heliot
le 14 janvier 2015



Corneille, passions troubles à l'Aquarium

L'air embarrassé de celui qu'on aurait poussé là à son corps défendant, sitôt entré en scène, Cleandre file derechef en coulisses. Pas bien loin - les loges, figurées par une rangée de coiffeuses, sont situées à vue de chaque côté du plateau. Ces passages récurrents de l'ombre à la lumière constituent un élément de jeu important de *La Place Royale*, pièce écrite par Corneille à l'âge de 28 ans, que présente en ce moment François Rancillac. La scène comme la vie - puisque « le monde est un théâtre » - est le lieu du paraître, et donc aussi celui des faux-semblants. Sur ce grand théâtre du monde, une jeunesse dorée fait ses premiers pas. Ainsi chacun se compose un visage avant de pénétrer sur le plateau. Cela explique pourquoi Cléandre, interprété dans un registre comique par Assane Timbo se cherche une contenance. Alidor, son fidèle ami (joué par Christophe Laparra), lui a fait une proposition déconcertante. Alidor aime passionnément Angélique, laquelle (jouée par Hélène Viviès) le lui rend bien. Pourtant, il veut absolument la jeter dans les bras de Cléandre. De deux choses l'une ; soit il envisage un ménage à trois, soit il a derrière la tête une idée autre ment tortueuse.

Vanité

La Place Royale, texte qui obsède François Rancillac depuis des années, présente la particularité d'être une comédie mélancolique, même si enjouée. Gravité et légèreté y font jeu égal. La scénographie souligne cet aspect sous la forme d'un tapis de cendres, signe de la vanité de toute chose. Lequel tapis cède bientôt la place à un parquet rutilant ; seul demeure un étroit carré de cendres où gît un crâne humain. Le

stratagème conçu par Alidor vise à anéantir son amour pour Angélique. Cette passion violente l'enlève à lui-même. Or, il veut contrôler ses sentiments - ce qu'il appelle sa « liberté ». Il y a là une forme de naïveté pimentée d'un brin de perversion. Mais aussi un héroïsme paradoxal dont l'envers serait une peur panique de la sujétion amoureuse.

Bal

C'est bel et bien ce trouble causé par l'éros que Rancillac explore dans ce spectacle joué dans des costumes contemporains. Devant Angélique, Alidor, glacial, prétend en aimer une autre. Plus tard, il lui propose de l'enlever lors d'un bal qui doit être donné prochainement. La scène très réussie est un des temps forts d'un spectacle car à ce moment-là, ce sont leurs corps qui parlent et les deux amants n'ont jamais été aussi proches. Cependant, Alidor poursuit son double jeu. Cléandre doit le remplacer lors de l'enlèvement. Las, sa stratégie tourne court. Cléandre s'esquive avec une autre. Angélique, abandonnée, disparaît bientôt sous une pluie de cendres. Façon de dire qu'elle renonce au monde pour s'enfermer dans un couvent. Alidor comprend enfin que toutes ses manoeuvres n'ont servi à rien, sinon à faire son malheur.

Hélas pour lui, il est déjà est trop tard.

H.L.T.

le 15 janvier 2015

La Place royale ou les vertiges de l'amour selon Corneille

De toutes les comédies de l'auteur du *Menteur*, celle-ci est sans doute l'une des plus moirées. Tout se retourne sans cesse et l'on ne sait pas ce que veulent vraiment les personnages. Souvent montée, elle est ici mise en scène par François Rancillac qui dirige des comédiens sensibles. Mais la pièce est très difficile... La Place Royale (la Place des Vosges aujourd'hui) est le titre et le lieu où se situe l'action de cette comédie de 1634. A l'époque, c'est une promenade à la mode et ses jeunes gens sont bien de leur temps... Ce qui a souvent conduit les metteurs en scène à transposer l'action dans des époques récentes. Corneille est déjà connu et encore jeune : 28 ans à peine. Il n'est pas éloigné des jeunes gens dont il analyse les interrogations et les tourments.

François Rancillac ne cherche pas à transformer la situation, mais la scénographie de Raymond Sarti installe l'idée d'une répétition à vue avec un plateau entouré à cour et à jardin de tables de maquillages individuelles avec leur miroir entouré de grosses ampoules. Lorsqu'ils ne sont pas en scène, impliqués dans l'action, les comédiens sont auprès de ces tables, assis, debout, c'est selon. Mais on oublie vite cette idée de répétition ou de théâtre dans le théâtre comme cela peut être inspiré dans *L'illusion comique*.

Le plateau est d'abord recouvert d'un tapis épais d'une matière qui évoque les cendres et qui est de couleur gris anthracite. On distingue un crâne, comme s'il s'agissait d'un tableau nous rappelant que la mort n'est jamais loin, une vanité. Bientôt ce tapis est tiré vers l'arrière et disparaît. Lorsqu'à la fin Angélique choisit le couvent, elle s'étale face contre terre et est recouverte d'un linceul de deuil fait de la même matière, tandis qu'Alidor tente une dernière fois de s'expliquer...

L'essentiel du jeu se déroule sur un parquet XVIIIème siècle, un parquet de bal, un radeau sur lequel les protagonistes sont embarqués.

La difficulté première de *La Place Royale* est sa langue. Difficile, drue, superbe. Première qualité du travail : on le ressent, les comédiens ont beaucoup travaillé à rendre clair ce qu'ils disent sans jamais éroder la beauté des sinèrèses et dièrèses, mais sans les marquer trop lourdement. Parfois, ils s'adressent à la salle. Ainsi le public peut mieux saisir les atermoiements de chacun.

L'intrigue est simple, mais se retourne tellement souvent et les personnages sont tellement

toujours en train d'analyser leurs sentiments, de projeter leurs coups tordus (pour certains), de tenter de comprendre ce qui arrive, qu'il faut que le spectateur ne perde rien ! Et de ce point de vue là, le travail de François Rancillac, qui n'a pas souvent monté Corneille (Polyeucte il y a vingt-cinq ans) mais dont on devine qu'il adore ces comédies, ce travail est remarquable. Comme on le dit : «on entend très bien la pièce» et c'est à porter au crédit de cette production.

L'argument ? Alidor (Christophe Laparra) aime Angélique (Hélène Viviès). Ils sont de bonne famille, ils sont riches et séduisants. Tout devrait aller bien mais Alidor s'interroge sur sa liberté et il veut sacrifier cet amour... Il se confie à Cléandre (Assane Timbo) qui avoue alors qu'il aime Angélique... Alidor tient la solution de son problème. On voit ici tout de suite la cruauté d'Alidor et la manière perverse dont il traite Angélique. Il est pervers. Et certainement narcissique ! Il est hystérique : ce qu'il veut, il se le refuse, il ne peut pas accéder à son véritable désir...

Il conçoit un stratagème particulièrement méchant : une fausse lettre adressée à une prétendue amoureuse tombe entre les mains d'Angélique. La jeune fille n'a plus qu'à rompre : alors elle se confie à son amie Phylis (Linda Chaïb), une fille libre qui ne se laisse pas embarquer dans des histoires d'amour (pense-t-elle...). Cette fille de sang froid pense à son cher frère, Doraste (Nicolas Senty) qui est lui aussi un cœur à prendre...

N'en disons pas plus : ce n'est que le début ! Ajoutons deux silhouettes traitées comme des personnages comiques dans la mise en scène, Polymas et Lysis (Antoine Sastre), et nous avons tout ce groupe.

Hélène Viviès possède à n'en pas douter un physique et une maturité qui conviennent à la fierté d'Angélique. Elle a une présence forte, une élégance. Linda Chaïb a de l'esprit et une personnalité acide qui va très bien à Phylis. Christophe Laparra joue un Alidor brusque, pourquoi pas, car il est très brutal de fait. Antoine Sastre se plie aux facéties qu'on lui demande avec un métier sûr. Assane Timbo est un Cléandre sincère et touchant. Nicolas Senty, personnalité intéressante donne à Doraste des moirures très changeantes. Il est vraiment «cornélien»

Armelle Héliot

le 4 janvier 2015



Alidor aime Angélique et Angélique aime Alidor. Tout irait pour le mieux pour ces deux-là si « l'amoureux extravagant » du sous-titre de la pièce de Corneille ne chérissait pas plus sa liberté que sa promesse. Redoutant l'enfermement amoureux et conjugal qui se dessine, le jeune homme choisit de sacrifier celle qu'il aime. Perfidie suprême, il met en place le stratagème le plus cruel qui soit : la faire tomber dans les bras de son ami et confident Cléandre, après que ce dernier lui a avoué les sentiments qu'il nourrit pour la jeune fille. Coups bas, fausses lettres et déclarations ambiguës : le cœur d'Angélique n'a qu'à bien s'accrocher. Pas sûr qu'il résiste aux quiproquos et retournements incessants des situations qui l'attendent...

Avec une délectation non feinte, François Rancillac plonge la tête la première dans ces tourments amoureux si cornéliens. Le metteur en scène orchestre avec discernement les valseuses, les hésitations, les courses-poursuites et les credo velléitaires de ces personnages en quête de l'autre, en quête de soi. A cour et à jardin, six tables de maquillage,

point d'ancrage des comédiens qui s'y retrouvent dès qu'ils quittent l'action. Au centre du plateau, un parquet de bal figure la fameuse place. Mais il faudra attendre le second acte pour que celui-ci se révèle. Le temps que le tapis de cendres qui le recouvre, funeste présage pour les amours d'Angélique, disparaisse. Impeccablement dirigés par leur metteur en scène, qui n'a pas relégué aux oubliettes l'exigeant travail sur les alexandrins qu'impose le projet, on sent les six comédiens appliqués. Hélène Viviès (Angélique) et Christophe Laparra (Alidor) nous font partager au plus près le tourbillon d'émotions que leurs personnages traversent. Linda Chaïb est une Phylis pétillante et vitaminée. Elle nous a, comme toujours, régales...

Dimitri Denorme

le 14 janvier 2015

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Alidor aime passionnément Angélique. Mais il lui faut se débarrasser de cet amour au profit de sa liberté, de son libre-arbitre et de son intégrité. Cléandre, son ami, lui avoue aimer aussi Angélique. Pourquoi ne pas lui céder alors ? Par le stratagème d'une fausse lettre d'amour tombée dans les mains d'Angélique, Alidor provoque la rupture. Mais Phyllis, l'amie d'Angélique, pousse son frère Doraste dans les bras de celle-ci. De chagrin et par vengeance Angélique accepte de l'épouser. Mais pour Alidor c'est Cléandre qui doit épouser Angélique ! Il se réconcilie avec elle, la culpabilise. Et promet de l'enlever le soir de ses fiançailles. Angélique cède et promet de s'enfuir. Sans savoir que c'est Cléandre qui doit l'emporter hors de la vue d'Alidor. Seulement il y a erreur sur la personne, c'est Phyllis qui est enlevée promptement. Angélique ne comprend pas alors pourquoi Alidor est à ses côtés quand surgit un Doraste furieux lequel a compris qu'Angélique devait s'enfuir avec Alidor et que sa sœur vient d'être enlevée à sa place. Au matin Cléandre ramène Phyllis et la convainc de son amour. Phyllis accepte de l'épouser. Doraste répudie Angélique qui, décillée, repousse Alidor et entre au couvent. Alidor est enfin libre. Définitivement.

François Rancillac nous épate franchement. D'une pièce de Corneille peu jouée il est vrai, complexe et délicate, tout à la fois d'une préciosité et d'une violence aigüe, il offre un moment de théâtre rare et follement jubilatoire. Sur un plateau nu et parqueté que recouvre au premier acte un tapis de cendre, la langue singulière de Corneille, sa richesse inouïe, s'envole et se déploie en majesté, avec virtuosité. C'est une carte du tendre brouillée par les pleurs et la rage où la cruauté des sentiments, les paradoxes de l'amour, se heurtent au désir fondamental de la liberté individuelle. Cette langue-là est tout à la fois précieuse et charnelle. C'est une joute verbale qui anime et met en branle bientôt les corps. Corps qui se cherchent, se heurtent, s'embrasent, se repoussent. Corps impatients animés par la passion, habités par un désir paradoxal de liberté. C'est d'une sensualité qui affole et d'une violence qui trouble. C'est drôle aussi, il faut le dire. La langue de Corneille ici se

fait chair, s'incarne vraiment et trahit le discours qui se veut raison et raisonnable. Corneille pousse les situations à leur paroxysme, se joue de la théâtralité, ce que François Rancillac souligne avec beaucoup de malignité. Mais mieux encore il démontre combien Corneille est d'une modernité étonnante, loin d'être compassé, et d'un dynamisme détonnant. Les sentiments comme les personnages s'emballent et rien ne semble pouvoir arrêter ce tourbillon qui aspire chacun vers un destin contraire à ses vœux. C'est cette contradiction propre à chacun, cette friction des contraires, qui entraîne le mouvement de l'ensemble. Cette dynamique-là François Rancillac la souligne et même l'impulse par une direction d'acteur comme toujours exigeante et sûre. Chaque personnage est dessiné avec ses pleins et ses déliés, poussé dans leurs retranchements extrêmes, sans jamais rien occulter des contradictions, de la violence et même de la perversion des situations qui ne cessent de se retourner de façon imprévisible. Ce qui frappe est l'engagement total de chacun des acteurs sur le plateau. Et combien de cette langue ils font l'instrument d'une pensée redoutable de précision qui finit par engager le corps. Respectant l'articulation propre au siècle de Corneille ils réussissent à lui offrir une modernité et une vivacité étonnante. La sobre scénographie de Raymond Sarti permet cette juste circulation et de la parole et des corps où rien ne fait obstacle à la pensée ici radicale de Corneille qui occupe ainsi tout l'espace. François Rancillac orchestre toute cette déambulation avec clarté et rend l'ensemble léger mais empreint d'une sourde gravité qui finit par emporter tous les personnages. Et si au final tout n'est plus que cendre pour Angélique, stupéfiante dernière image, si la catastrophe prévisible amène au dénouement voulu pour Alidor, cette liberté désormais amère, **nous traversons cette Place Royale avec un sentiment d'euphorie. Celle de redécouvrir Corneille. Loin de tout cliché, dépoussiéré, enfin dépouillé de toute affectation. Humain, ô combien.**

Denis Sanglard
le 8 janvier 2015



François Rancillac démarre l'année 2015 avec une mise en scène magistrale de *La Place Royale* à l'affiche du Théâtre de l'Aquarium jusqu'au 1^{er} Février. Ce texte puissant de Pierre Corneille évoquant les noirceurs du sentiment amoureux est relativement peu joué, et résonne ici d'une modernité époustouflante. A ne pas manquer !

Alidor et Angélique s'aiment d'une passion dévorante. Ce sentiment réciproque et en apparence positif fait pourtant naître chez Alidor une angoisse insurmontable de ne plus être maître de lui-même. Plutôt que de se succomber aux charmes envoûtants de la belle Angélique, il décide de se libérer de son emprise afin de retrouver la souveraineté sur ses pensées. De manière froide et machiavélique il dessine alors la toile implacable qui lui permettra d'échapper au sortilège d'amour. Amener la jeune femme à rompre et ensuite la pousser dans les bras de son alter ego Cléandre, tel est son plan et il sera prêt à tout pour arriver à ses fins, peu importe les sentiments des autres protagonistes de l'affaire. Evidemment tout ne se passera pas exactement comme prévu ...

Dans la très belle salle du Théâtre de l'Aquarium François Rancillac fait éclater toute la flamboyance de la plume de Corneille. Avec près de quatre siècles d'avance l'auteur avait en son temps une réflexion extrêmement précise et radicale sur le rapport amoureux et la nature humaine. Il pointait déjà avec un délicieux cynisme toute la complexité du conflit intérieur entre peur de perdre sa sacro-sainte liberté individuelle et don total de soi à l'être aimé. En assistant à ce ballet orchestré avec maestria le spectateur prend pleinement conscience de l'intemporalité du questionnement sur la condition humaine. Les problématiques sur la maîtrise du soi sont en effet terriblement à l'ordre du jour au cœur d'une société de plus en plus déshumanisée, et les rapports amoureux en perpétuel changement

avec l'avènement d'internet. Quelle jubilation alors de voir ses personnages se débattre avec les mêmes questions qui nous hantent aujourd'hui, plus ou moins consciemment. L'homme dans sa condition n'évolue-t-il finalement pas du tout ? Pour Corneille sa liberté fondamentale est de pouvoir exercer sa volonté en toute chose sans aucune entrave et l'amour dans son aveuglement ôte un peu de cette capacité, c'est amer et c'est surtout un écho terrible à l'individualisation constante du monde contemporain. Se croisent donc sur cette place royale des personnages extrêmes, radicaux, et par là furieusement séduisants; François Rancillac leur servant un écrin de choix dans une scénographie aux accents baroques, au design épuré et signée Raymond Sarti. Au centre du plateau dépouillé une arène de cendre et de bois sera le terrain du piège d'amour d'Alidor. Toute la perversité des hommes pourra s'exercer là dans cet espace confiné, accentué par une mise en abîme judicieuse sur l'acteur. Parlons en des acteurs la distribution est aussi éclatante que la langue précieuse de Corneille. Hélène Viviès bouleverse l'auditoire et subjugue par sa simple présence, tandis que Christophe Laparra que nous avons largement plébiscité cet été à Avignon lui tient tête avec intensité. Saluons également la performance dans un registre plus comique de Linda Chaïb, toujours excellente et qui s'amuse follement dans le rôle de Phylis. Assange Timbo, Nicolas Senty et Antoine Sastre complètent cette distribution avec brio pour un rendu parfaitement orchestré.

La Place Royale est incontestablement le spectacle incontournable de la rentrée !

Audrey Jean

le 10 janvier 2015



A qui se donner ? En qui se perdre ? Se perd-on si on aime ? Et si on renonce à s'abandonner, que gagne-t-on ?

La liberté, la solitude, l'allégresse d'une heure, d'une journée ? De quel cher prix payée ?

Toute une vie à regretter, toute une vie à errer, à chercher l'être perdu à jamais, l'amour rageusement piétiné, crânement cédé, délicieusement déchiqueté.

Pour la jouissance d'une victoire - sur l'autre, sur soi, ou plus certainement sur les fantômes qu'on abrite, qui nous manipulent sans pitié et si aisément - pour un élan de gloire infime, que de crimes intimes, que de drames, de parjures, de revirements...

Qu'ils nous sont familiers ces personnages, qu'elles nous sont familières ces questions ! En ces temps d'individualistes revendications, qu'il semble pathétique, Alidor... et pourtant proche, si proche de nos contemporaines interrogations !

J'y va-t'y, j'y va-t'y pas ?

Ceci resterait une valse-hésitation cocasse si au bout du compte, Angélique fidèle à son prénom....

Je ne vais pas tout vous révéler ici, sauf que Corneille a tout pour plaire et qu'il est bon de nous le rappeler de si plaisante manière. Le thème, la langue, le jeu des acteurs, tout est puissant et enchanteur.

Linda Chaïb, délicieuse et énervante Phylis ; Hélène Viviès, Angélique, l'amoureuse crucifiée ; Christophe Laparra, Alidor, traître qu'on aime détester ; Assane Timbo, Cléandre, ce si souple ami qui épouse admirablement le mouvement de la vie ; Antoine Sastre, habile chorégraphe de benêts patentés ; Nicolas Senty, Doraste ou l'art de la glissade et de l'évitement recouvré...

Tous excellent, tous se jouent des vers et des scansionnements élégamment, tous sans exception.

Vous savez ce qu'il vous reste à faire...

Camille Arman
le 10 janvier 2015

Theâtre passion

Une pièce résolument moderne quant aux sentiments amoureux, certes la jeunesse actuelle ne parle plus cette belle langue, mais les reproches, les amours contrariés, la liberté d'aimer sans contrainte, la manipulation, la jalousie, tous les ingrédients pour pimenter l'existence seront toujours d'actualité.

Un hommage aussi au théâtre, puisque sur scène, parlons plutôt d'une mise en espace, les acteurs ne quittent le plateau que pour s'asseoir devant leur table de maquillage, et observer le déroulement de l'action.

Alidor est-il vraiment amoureux d'Angélique ? Il aime surtout sa liberté et n'envisage pas du tout de s'enchaîner par le mariage, son égoïsme lui fera « choisir » le prétendant de sa promise, qui de toute façon n'a pas voix au chapitre !

Il y a la délurée Phylis, manipulatrice drôlissime et son nigaud de frère Doraste, mais elle parviendra à ses fins. Comme Alidor manipulant aussi son ami le faible Cléandre, hésitant entre l'une et l'autre. En fait, tout le monde aime tout le monde, c'est-à-dire personne à part soi-même !

Angélique finira par trouver refuge dans la religion, pour se protéger du monde extérieur et déçue par tant d'hypocrisies.

Une comédie amère qui ne manque pas d'humour.

Anne Delaleu
le 5 janvier 2015



C'est dans le magnifique Théâtre de l' Aquarium à la Cartoucherie, que nous avons découvert la mise en scène contemporaine de François Rancillac pour une oeuvre majeure du répertoire de Corneille : la Place Royale. Une tragi-comédie efficace et judicieuse qui porte avec élégance un texte pourtant difficile.

Alidor et Angélique est un jeune couple heureux, s'aimant à la folie. Pourtant, ce bonheur naissant va être de courte durée puisque épris de liberté et d'intégrité, Alidor souhaite retrouver, coûte que coûte, sa souveraineté absolue en laissant sa belle aux mains de son meilleur ami et « alter ego », Cléandre. Cependant, à travers cette immense « fourberie », rien ne se déroulera comme prévu pour Alidor qui y perdra bien plus qu'il ne l'imaginait.

Première surprise, le texte de Corneille, bien qu'écrit en 1634, résonne d'une façon délicieusement moderne à nos oreilles pourtant trop peu habitué à l'alexandrin. Jugé comme l'un des textes les plus difficiles à jouer et à comprendre, *La Place Royale* raconte pourtant une histoire vieille comme le monde et encore solidement ancré dans l'actualité. A travers les personnages d'Alidor, Angélique, Cléandre, Phylis, on reconnaît aisément un ami ou un ancien amant. De celui qui a peur de l'engagement, à l'amoureuse transit en passant par celle qui collectionne les aventures et l'amoureux frustré, on se délecte sans problème des retournements et autres rebondissements qui jalonnent ce magnifique texte.

Brillamment mis en scène par François

Rancillac, cette version moderne de *La Place Royale* de Corneille est rondement menée. Les comédiens, habillés et coiffés à la mode du XXIème siècle ne dénaturent pas la pièce. La scénographie très épurée est cohérente. L'idée de délimiter un espace de « jeux » où les comédiens vont et viennent pour y déclamer leur texte concorde parfaitement à l'idée qu'on se fait de l'ancienne Place Royale de Paris. A savoir, un endroit de passage où les amours se rencontrent et les histoires se font et se défont. Quant au crâne humain posé en avant-scène, il apparaît ici comme une petite piquûre de rappel, un malicieux clin d'œil de la part du metteur en scène à l'esthétisme baroque de Corneille. L'amour, la mort, le changement et le mouvement sont en effet des sujets étroitement liés à la littérature baroque.

À travers cette mise en scène, les comédiens, peuvent aller et venir, comme bon leur semble. Une dimension hautement symbolique qui caractérise un autre aspect spécifique à la comédie baroque : le théâtre dans le théâtre. Hors de cette « aire de jeux improvisé », les comédiens sont assis, dans leur mini loge, face à un miroir et regarde la pièce se jouer. Ils rejoignent alors le statut de simple spectateur. Dedans, ils redeviennent des comédiens. Simple, mais efficace. Enfin, le verset final d'Alidor, face au public détruit le concept du 4ème mur. En s'adressant directement au spectateur, Alidor l'entraîne avec lui dans sa chute moralisatrice. Une idée risquée mais non moins intéressante.

Morgane Mallet
le 8 janvier 2015

MEDIAPART

Pour mémoire, le jeune Alidor aime Angélique qui le lui rend bien. Mais Alidor entend conserver sa liberté et décide de laisser sa fiancée à son meilleur ami, Cléandre, quoi de mieux? Puisque c'est un autre lui-même...

Même si Cléandre éprouve une grande attirance pour Phyllis la meilleure amie d'Angélique, il se découvre alors amoureux d'Angélique. Mais Phyllis a un frère, Doraste, éperdument amoureux et de longue date d'Angélique.

Plus la pièce avance, plus la méchanceté voire la névrose d'Alidor s'accroît. On lui souhaite un joli «tel est pris qui croyait prendre», mais non, même coincé dans ses manigances, il s'en sort. Ce qui est sans doute le signe d'une maladie mentale à classer parmi les pervers narcissiques, ce garçon.

Cléandre, en fait, ne vaut guère mieux. Il accepte avec bonhomie soit l'une soit l'autre, entre les deux son cœur balance comme si une jolie fille en valait une autre. Doraste a plus de cran, même si son rôle est moindre. Il est le seul à prendre crûment et nettement position, sachant se reconnaître vaincu mais sans rancune.

Phyllis s'en remettra. Elle a l'humeur riieuse. Mais Angélique tombe de piège en piège, bernée, offerte comme une esclave, ballottée comme un paquet, séduite, abandonnée, dépitée. C'est elle qui fera très injustement les frais de toute cette aventure...

Quant au titre, il fait référence à La Place Royale, au cœur du Marais parisien en pleine gloire au XVI^e siècle, devenue depuis Place des Vosges (renommée en l'honneur du premier département à payer ses impôts). A l'époque de Corneille, c'était un lieu de promenades et de rencontres, à l'instar des places de village...

C'est donc là que va se jouer l'intrigue ou plutôt les intrigues savamment emmêlées de la pièce de Corneille. De chaque côté, dans la pénombre, des loges où les comédiens se réfugient lorsqu'ils ne jouent pas. C'est simple, beau et efficace. Les sorties et les entrées se font vivement, sans temps morts.

On retiendra la parfaite diction de tous les protagonistes, ce qui n'est pas la moindre des choses pour les amoureux de la langue de Corneille.

Assane Timbo (Cléandre) et Linda Chaïb (Phyllis) sont en particulier formidables de simplicité et d'aisance, lui dans la gravité, elle dans l'espièglerie. Quand ils sont en scène, tout fonctionne à la perfection.

La comédie est cruelle et c'est cette cruauté qui peu à peu mène l'action, emporte les amants heureux et malheureux et avec eux les spectateurs. Le mouvement s'accroît et la fin est absolument magnifique.

le 5 janvier 2015

Corneille est un dramaturge de vingt-huit ans quand il écrit *La Place Royale ou l'amoureux extravagant* (1633-1634), une pièce de jeunesse parmi les sept autres précédant *Le Cid* (1637). Indécis mais novateur, l'homme de théâtre aiguise ses armes avec la comédie – *Mélite*, *La Place Royale*, *L'illusion comique*, *Le menteur...*, avant d'affronter la perfection des tragédies de la gloire dont *Le Cid*, *Horace*, *Cinna...* et de conclure dignement avec *Suréna* (1674), tragédie de la tendresse.

Parmi les emprunts à la mode du temps – le romanesque baroque, le mélodrame, le jeu sur l'illusion et l'horreur –, la touche réaliste caractériserait plutôt *La Place Royale*. Ainsi triomphe théâtralement la mise en place subtile de la mécanique jusqu'alors inconnue – un siècle avant Marivaux et deux siècles et demi avant Freud –, des ressorts psychologiques de l'existence de l'être.

Et les personnages cornéliens, loin d'être manipulés par un destin arbitraire, demeurent conscients du monde; ils entendent vivre selon leur volonté maîtrisée, au-delà du ravage des passions.

Alidor, le jeune premier de *La Place Royale*, est appréhendé par François Rancillac, le metteur en scène et directeur du Théâtre de l'Aquarium, comme un petit monsieur présomptueux habité certes par le désir de maîtrise de soi mais déserté par l'idéal héroïque et qui, pour arriver à ses fins égoïstes, ruse avec la vérité.

Le pervers admet son échec amoureux, aimant Angélique et désirant s'en départir : « J'ai honte de souffrir les maux dont je me plains, Et d'éprouver ses yeux plus forts que mes desseins. Je n'ai que trop languï sous de si rudes gênes ; À tel prix que ce soit, il faut rompre mes chaînes, De crainte qu'un hymen, m'en ôtant le pouvoir, Fût d'un amour par force un amour par devoir. »

Christophe Laparra, dans le rôle peu sympathique du cynique – abuseur abusé –, recèle l'intensité voulue à travers un chemin réduit dans la séduction morale. Dans ce cadre d'un lieu de promenade élégant – la Place Royale, l'actuelle Place des Vosges –, la jeune première Angélique, demoiselle sincère et absolue de cœur, incarnée par la majesté et la prestance d'Hélène Viviès, est prise entre Alidor, qui l'aime et qu'elle aime, et Doraste, le frère de Phylis qui l'aime et qu'elle n'aime pas.

Nicolas Senty dans le rôle du frère malheureux en amour, est d'abord un prétendant peu avenant qui se transforme avec panache en homme sûr de lui.

Sa sœur Phylis, interprétée par la facétieuse Linda Chaïb, est une figure comique acidulée, s'imaginant faire tomber à ses pieds les cœurs qu'elle recueille à volonté.

Or, Alidor met en en place un stratagème destiné à combler son désir, retrouver sa liberté, en donnant Angélique à son meilleur ami Cléandre. Ce dernier est joué par Assane Timbo qui déclame avec une précision étincelante les admirables vers cornéliens. Quant à Antoine Sastre, l'amoureux éconduit par Phylis, il s'amuse sur la scène et amuse le public avec un brio dont le burlesque est parfois un peu trop appuyé.

Mais l'ensemble est ajusté comme une horloge enfantine aux personnages de conte.

Avant que ne commence l'intrigue, à l'intérieur de coulisses à vue et perdues dans l'ombre de la scène – des loges à cour et à jardin avec leur miroir enluminé d'ampoules –, la scénographie de Raymond Sarti offre un sol jonché de matières synthétiques volatiles et grisâtres qui évoquent la pourriture finale et la dégradation, tels les restes d'une civilisation fumeuse et travaillée par la disparition.

Quand le jeu de la vie et des sentiments – trahisons et mensonges successifs – commence, ce tapis volumineux mais léger glisse à l'arrière pour laisser paraître un parquet de Versailles, un carré propice aux mondanités et fausses promesses.

C'est bien là que le ballet des apparences et des vérités approximatives suit sa chorégraphie méticuleuse, aux pas réglés et à la diction cadencée, une danse sensuelle dont les corps s'imprègnent, se jetant sans ménagement sur le sol au fil de la passion amoureuse, entre verbe déclamé et gestuelle épanouie à la Marivaux.

Une *Place Royale* réjouissante et amusée, dangereuse et risquée, vivante enfin.

« La Place royale » ne correspond pas du tout à l'image d'un Corneille poussiéreux. Il ne s'agit pas vraiment d'une pièce comique, quoique, car on y rit régulièrement... Ce qui frappe, c'est sa modernité. Elle agite les questions du temps, qui sont bien parentes de celles d'aujourd'hui : qu'est ce que l'amour, le mariage est-il sa seule traduction possible, peut-on rester libre au point de subordonner son sentiment à sa volonté lorsqu'on est épris ? La femme soumise à la gent masculine quant à son statut n'est-elle pas en fait libre de remplacer un amant par plusieurs autres quand il lui en vient l'envie ? Le rôle de Dieu est-il d'être le consolateur des âmes esseulées ?

Les personnages sont bien campés, les répliques vont au fond des choses.

On savoure la façon dont la pièce est adaptée : le texte et rien que le texte mais joué dans des attitudes contemporaines et, paradoxe qui ne manque pas de sel, une scène finale dans laquelle la

gestuelle dit exactement l'inverse du le texte. Oui, cette pièce est un magnifique objet théâtral inclassable, mais pour notre plus grand bonheur !

Pierre François
le 12 janvier 2015

Place Royale? Une pièce qui réhabilite l'extravagance de Corneille!

Alidor le libertin aime Angélique, mais il perçoit le mariage comme une menace à sa liberté. Cherchant à s'affranchir des lourdes chaînes de cet hymen, il n'hésite pas à rompre et pousse sa belle dans les bras de son ami Cléandre, également épris de la chaste jeune fille. Au fil des mensonges et des quiproquos, la pauvre Angélique découvre, affligée, la trahison de son amant. Ayant une conception pure et idéale de l'amour, elle ne parvient à comprendre le besoin de liberté qui envoute Alidor et décide alors de s'offrir à une toute autre figure...

Cette pièce de Corneille possède une raisonnance très contemporaine car elle remet subtilement en question les fondements du mariage et de ses engagements. Pourquoi l'homme et la femme doivent-ils ainsi se lier pieds et poings dans une union exclusive ? Quel sens cela a-t-il d'appartenir à un autre si le désir s'étirole au fil du temps et s'il fait parfois place à de la haine? L'amour libre n'est-il pas la meilleure façon de respecter ses semblables en leur octroyant des sentiments sincères sans pour autant les contraindre à demeurer sous clef?

Au premier abord, l'intrigue de *La Place Royale* peut sembler amoral et extravagante, mais si on la regarde à travers la prunelle d'Aphrodite, cette histoire est un véritable cantique à l'amour! Non pas celui que l'on promet par devoir ou par galanterie, mais l'amour passion, le vrai, l'incertain, le corrosif, le douloureux, l'ardent, celui que Choderlos de Laclos effeuille et décortique si bien à travers ses *Liaisons Dangereuses*. Afin de mettre en avant ces thèmes éternels de l'ivresse amoureuse et de l'aliénation, François Rancillac a opté pour une mise en espace à l'esthétique très contemporaine : dans une atmosphère sombre parsemée de copeaux noirs, la scène et les coulisses font face au public. Lorsque l'un des protagonistes achève sa tirade, il ne disparaît pas derrière un rideau comme de coutume mais il s'éclipse discrètement sur le côté de la salle en attendant de paraître à nouveau. Simultanément acteurs et spectateurs, les six comédiens de ce spectacle nous donnent ainsi l'impression d'être en répétition ou de se trouver au sein de leurs existences réelles. Cela confère à la pièce une dimension à la fois intime et réaliste qui estompe l'académisme ampoulé trop souvent conféré aux oeuvres cornéliennes.

Dans cette vaste arène théâtrale des passions et des conquêtes, la lutte se mène sans répit. Bien trop éprise d'Alidor, l'innocente Angélique est malmenée du début à la fin du récit. Interprétée par Hélène Viviers, elle apparaît d'abord terne et sans attraits,

à l'exemple de tous les amoureux transis. Avec ses cheveux courts et son minois juvénile, cette jeune comédienne s'impose cependant au fil des actes: quittant son aveuglement et sa dévotion stupide, elle gagne en prestance, enrage d'avoir été trahie et finit par se mettre entièrement à nu face aux manipulations d'Alidor, son perfide amant. Ce dernier est incarné par Christophe Laparra. A la fois volage et lâche face aux exigences du mariage, il fuit sa promesse pour ne pas plonger dans l'ennui et la servitude d'un hymen conventionnel.

Linda Chaïb, excellente dans le rôle de Phylis - la meilleure amie d'Angélique - cette actrice est l'antithèse de la pudeur et de la discrétion. La mine railleuse et la démarche vive, elle ne cesse de manigancer, d'aguicher et de jouer les capricieuses. Telle une petite tornade en jupette rose, elle réussit à dominer l'ensemble des protagonistes et s'accapare quasiment toute la scène à chacune de ses apparitions. Plus qu'une libertine, cette malicieuse Phylis est une femme libérée dont le discours est non seulement intelligent mais d'une étonnante modernité: adepte des intrigues, elle prône sans honte les amours multiples tout en défendant l'intérêt avisé de posséder un riche époux. Tournant toutes les situations à son avantage, cette impétueuse comédienne apporte une grande fraîcheur à l'écriture cornélienne et nous la fait percevoir sous un jour plus audacieux : à mille lieux des pompeux drames historiques qui assomment les adolescents sur les bancs du collège, on découvre ici une facette plaisante et fantasque du grand dramaturge. Antoine Sastre compose un pétulant Lysis affublé de basquettes dorées et d'un singulier pantalon écossais...

Cette comédie - car c'en est une - est à ne pas manquer, ne serait-ce que pour bercer vos oreilles des magnifiques mélodies cornéliennes déclamées sans aucun faux pas plus de deux heures durant!

Le final de la pièce est également très beau, tant du point de vue visuel qu'émotionnel. On y devine clairement l'inclination sentimentale de Corneille qui prétend défendre l'amour courtois mais préfère de loin la jouissance et le libertinage.

La Place Royale ? Un texte sublime, une intrigue à ravir et un dilemme radicalement cornélien sur l'amour et la liberté.

Théâtre du blog

Ça commence étrangement sur un carré d'herbe brûlée comme par une chute de cendres. La scène la moins grave qui soit : une conversation sur l'amour entre deux meilleures amies, deux copines à la vie à la mort, se passe dans ce lieu sinistre. Mais le metteur en scène a le droit d'annoncer la couleur : l'amour, les passions, ça n'a rien de drôle, même si l'on rit de leurs incidents. Et ça brûle, on en est sûr.

La couleur, c'est aussi celle du narcissisme des personnages : Raymond Sarti, le décorateur, a placé les tables de maquillage, de part et d'autre de la scène. On ne peut pas être mis plus directement en face du thème du miroir, qui va avoir une si grande importance dans cette affaire.

Mettre en scène *La Place Royale*, c'est mettre en scène une expérience, ou pour mieux dire une expérimentation, aussi cruelle et peut-être plus radicale encore que celles de Marivaux plus tard. Du reste, les protagonistes éprouvent le besoin de venir régulièrement faire le point, en monologues ou en stances plus lyriques.

Donc, voici devant nous, une bande de jeunes gens, libres, beaux, riches privilégiés, pas trop embêtés par leurs parents (qui, néanmoins, sont derrière eux). Ces fils à papa risquent leurs sentiments sur la place la plus à la mode de l'époque figurée ici par un beau parquet Versailles (remplaçant heureusement assez vite l'herbe brûlée).

Ce qu'ils risquent plus encore, c'est leur « moi ». Qui suis-je, à la veille de devenir adulte ? À quel miroir faire confiance, sinon à l'autre, à celui ou celle qui me regarde ? Bref, à l'amour et au désir. Oui mais... Il y a les modérés et les extrémistes de l'amour. Phylis, la copine, ne lui fait pas trop crédit et le disperse joyeusement autour d'elle, prête à prendre le mari qu'on lui donnera : puisqu'ils se valent tous et qu'elle se sera bien amusée... Avec le bénéfice supplémentaire d'écorcher au passage, et sans méchanceté, quelques cœurs masculins : c'est bon pour l'ego. Angélique est d'une autre trempe et d'une

autre philosophie : elle aime Alidor, d'un grand Amour, et se sait, jusque là, aimée de lui. Elle ne changera jamais, et refuse Doraste, le frère de Phylis, qui pourtant plaide bien en sa faveur, et elle repousse avec horreur Cléandre, à qui Alidor veut la donner. On a vu aujourd'hui ce genre de trafic sous un aspect beaucoup plus sordide, mais enfin l'élégance des manières efface-t-elle l'horreur du procédé ?

Car Alidor refuse l'amour partagé. Pourquoi ? Parce qu'il n'a aucune garantie de sa durée, et qu'il ne veut croire qu'à un impossible absolu, parce que cet amour bride sa liberté, et que sa liberté, c'est lui-même. Il intrigue donc pour faire cadeau de sa fiancée à son ami. Ça rate, et il tente de remettre les compteurs à zéro, mais rien ne réparera la douleur d'Angélique. À vrai dire, Alidor, noble champion de la liberté et de la volonté, apparaît ici comme un insupportable orgueilleux, un petit pervers narcissique, pour tout dire une tête-à-claques.

Tout au long de la pièce, les acteurs (expérimentés, talentueux mais bouillants de jeunesse) font grandir leurs personnages de façon impressionnante. La pièce aurait pu s'appeler *Le Jeu de l'amour et du hasard*, écrite par un Corneille moins tendre que ne le sera Marivaux : s'arrangent ici ceux qui sont capables d'arrangement, les autres meurent de leur victoire !

Le spectacle est drôle et prenant, d'une inquiétante modernité, et la pièce est incroyablement riche et intelligente.

Et mieux vaut arriver un peu à l'avance pour regarder dans le hall du théâtre les installations insolites de Johnny Lebigot avec des matériaux trouvés dans le bois de Vincennes voisin.

Christine Friedel

le 10 janvier 2015



Alidor et la belle Angélique s'aiment, mais Alidor trouve que cette passion occupe trop ses pensées et est un obstacle à sa liberté. Il provoque sa rupture avec Angélique pour rester libre, mais celle-ci, désespérée, accepte alors subitement d'épouser Doraste, le frère de son amie Phylis, alors qu'Alidor, qui veut tout soumettre à ses désirs, a prévu son destin. Elle doit épouser un autre lui-même, son ami Cléandre. Il construit un projet en ce sens, qui ne se déroulera pas du tout comme prévu.

Corneille a vingt-huit ans quand il écrit cette pièce qui parle de la jeunesse, de la puissance du sentiment amoureux. Elle est la quintessence du théâtre de Corneille avec ses situations poussées à l'extrême, ses retournements inattendus et surtout son interrogation sur la liberté et la maîtrise de soi.

La Place Royale était au XVIème siècle le lieu où à l'ombre des arcades se retrouvaient les jeunes du tout Paris aristocratique. C'est sur cette scène, tantôt parquet comme celui d'un palais, tantôt couverte de feuilles grises comme autant de cendres où s'ensevelit Angélique, que vont se dérouler les joutes. Les comédiens sont vêtus de costumes modernes, ce qui permet de faire résonner la modernité des sentiments, car ces jeunes gens aiment à en mourir, pleurent, se font mal, sont prêts à tout pour donner la priorité à leurs désirs et tant pis pour la douleur de l'autre, celui que l'on trompe, que l'on

trahit. Tous les acteurs sont excellents. Ils se déplacent, s'étreignent, tombent, se repoussent avec violence, se frappent même. Dans leur bouche les alexandrins coulent et pourtant on entend chaque vers, on les goûte comme on ne les a jamais entendus au lycée. Christophe Laparra campe un Alidor capable de passer de la violence des sentiments amoureux à la perversité qui le mène à manipuler Angélique pour la plier à ses desseins et à finalement la détruire. Hélène Viviès se transforme d'une Angélique amoureuse passionnée dans sa petite robe à bretelles, son collant et ses bottines noires en un personnage grave et digne dans sa longue et élégante robe blanche. Linda Chaïb joue une Phylis piquante, vive, drôle et coquette dans sa petite robe rouge. Elle aussi se méfie de l'amour passion, elle aussi défend sa liberté mais sur un mode léger en amoureuse des plaisirs de la vie.

C'est, paraît-il, une comédie de Corneille, mais une comédie dense, cruelle, qui nous parle toujours et dont la langue nous émerveille.

Micheline Rousselet
le 10 janvier 2015

Tortueux chemins de l'amour et de la Liberté

Sous-titrée l'Amoureux extravagant , cette comédie de jeunesse de Corneille en cinq actes et alexandrins, fut créée en 1636 au Théâtre du Marais. Elle constitue un chassé croisé des sentiments articulés autour de deux jeunes aristocrates. Angélique et Alidor s'aiment, mais ce dernier ne peut se résoudre à envisager un mariage qui signifierait à ses yeux la perte de sa liberté. Aussi, manœuvre-t-il afin qu'Angélique se donne à son ami Cléandre, et, pour la convaincre, lui communique une fausse lettre d'amour qu'il aurait adressée à une certaine Clarine. L'échec de cette tentative introduit une intrigue mouvementée, pleine de rebondissements, dans laquelle la présence et les agissements des personnages qui entourent le couple, Phylis, amie d'Angélique éprise d'émancipation, et son frère Doraste, contribuent à un dénouement amer pour les deux amants.

Comédie ? Sous la conduite de François Rancillac la pièce prend surtout l'aspect d'une fable philosophique. Peut-on être libre et amoureux ? A vouloir tout gagner en amour, risque-t-on de tout perdre ? Et, plus largement, comment conserver au delà de toute vanité son libre arbitre dans l'expression de la condition humaine. La mise en scène bien articulée, s'exprime surtout dans la direction d'acteurs qui portent une langue magnifique, avec respect ou légèreté calculée, en véhiculant la modernité du propos.

La situation liée au titre de la pièce était un lieu de rencontre parisien de l'aristocratie au XVIème, dont la scénographie de Raymond Sarti évacue judicieusement la référence anecdotique. Dans un espace composé successivement d'un sol - tapis, dont l'aspect minéral porte une dimension symbolique, puis d'une représentation d'un parquet d'époque, ces aires de jeu sont bordées sur leurs deux côtés de tables et miroirs de maquillages qui renvoient à une allusion du théâtre dans le théâtre. Leur localisation et leur proximité permettant aux comédiens d'intégrer le jeu ou de l'interrompre dans une continuité propice à la fluidité de la représentation. Sous les lumières de Marie-Christine Soma, les interprètes font preuve d'une vitalité adaptée à l'expression des personnages, en accompagnant les fluctuations de leurs sentiments et mensonges, contradictions ou machinations. Dans cet exercice, on retiendra en priorité les prestations de Hélène Viviés, élégante et digne Angélique, et de Linda Chaïb dont les accents pétillants et la gestuelle répondent à la personnalité de Phylis.

Jean Chollet
le 12 janvier 2015